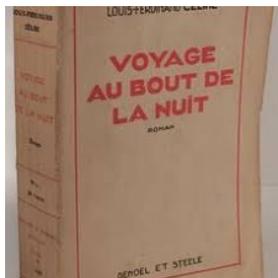


EN PHRASES AVEC CELINE



SORTIR DE LA CONSPIRATION DU SILENCE... (Pierre Monnier)

En 1977, l'album annuel de la " Pléiade " est consacré à Louis-Ferdinand Céline. Sa distribution bénéficie d'une publicité pressante, chaque libraire expose en vitrine une affichette avec le portrait de l'auteur, dans la presse les placards occupent des pages entières, les critiques ronronnent : tout ce qu'en terme de show-business on appelle le matraquage. En même temps paraissent le tome 3 des " Cahiers Céline " et le tome 1 de la biographie que signe François Gibault. Depuis 10 ans naissent ainsi chaque mois des essais, des études linguistiques, structuralistes, sémiotiques, décorticistes... en France, aux Etats-Unis, au Canada... partout.



Aux esprits non avertis cette profusion donne à croire que la célébrité conquise en 1932 à l'arrivée tonitruante de *Voyage au bout de la nuit* n'a jamais connu d'éclipse...

Et pourtant...

Entre 1944 et 1956, l'écrivain Céline est tombé dans l'oubli. Pas par hasard, ni par la nature des choses, ni par le jeu de cette loi bien connue qui veut qu'un écrivain célèbre entre au purgatoire dès qu'il est mort, ni parce que son style et son écriture sont tombés en désuétude, bien au contraire... (voir épigones et imitateurs) mais par la volonté délibérée des chiens de garde de l'intelligentsia terroriste au pouvoir. Cela s'appelle la " conspiration du silence ".

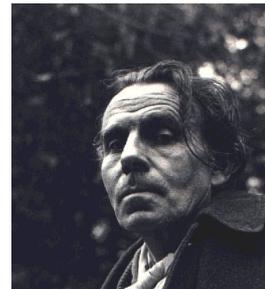
Quelqu'un qui aurait alors écrit, comme on peut le lire aujourd'hui un peu partout... " les grands écrivains du siècle : Proust, Joyce, Céline... " aurait été jugé indécent, voire imbecile ou fou. Céline n'était plus rien, parce qu'il " devait " n'être plus rien.



Proust



Joyce



Céline

1944... Céline quitte la France. Il n'attend pas de connaître le régime auquel on compte le soumettre... Gibet, fusillade, échafaud, tenailles, brodequins,

pincettes, huile bouillante... Il pense qu'il sera torturé et mis à mort comme on le lui a promis... La radio de Londres l'a proclamé. Dans son immeuble de la rue Girardon, à deux étages au-dessous du sien, on ne se contente pas de résister à l'occupant, on dresse les listes de la vengeance... Un écrivain (un confrère), Roger Vailland, s'est juré d'exécuter Céline de ses propres mains, au nom du beau combat contre les traîtres (surtout quand ils sont poètes). Ainsi Saint-Just, l'archange, " avec un sonnet dans sa poche ", disait Cocteau.

La fuite en Allemagne et au Danemark va sauver la vie du docteur Destouches et permettre la mise à mort de l'écrivain anéanti sous la plus implacable des conspirations du silence. Celui qui va " libérer sa génération " (*Léon Daudet, 22 décembre 1932*), s'enfonce dans l'oubli... Son nom ne sera imprimé que pour être accompagné d'insultes. La calomnie se débride. N'importe qui pourra écrire n'importe quoi sur Céline. Jean-Paul Sartre déclare avec la tranquillité du juste qui a payé sa patente : "... si Céline a pu soutenir les thèses sociales des nazis, c'est qu'il était payé..."

Cela est écrit à propos d'un homme emprisonné au Danemark dans l'attente d'un jugement... un homme auquel Sartre a emprunté une phrase qu'il a mis en exergue de son œuvre la plus célèbre, " La nausée "... " *C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu.* "



Roger Vailland



Jean-Paul Sartre

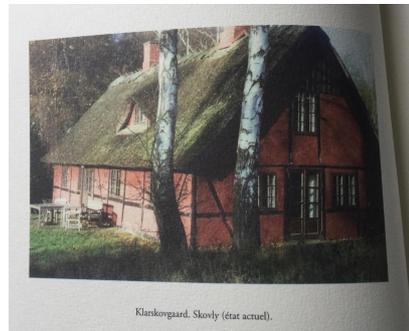
Voilà l'époque. Entre 1944 et 1955, date de la parution de *D'un château l'autre* et de l'interview recueillie par Madeleine Chapsal pour " *L'Express* ", seules quelques insultes médiocres tombées avec un bruit mou ont rompu le silence général. De temps en temps on entendait : " *Qu'est-ce qu'il est devenu ce salaud ? Il a dû se faire descendre...* " ou bien " *Il mène la belle vie au soleil... Chez Franco ou chez Peron... Mais l'essentiel est qu'on ne parle plus de lui, c'est bien fait !... D'ailleurs ses bouquins sont tout ce qu'il y a de plus démodé... Quand on voit ce qu'écrivent les Américains... Ca c'est du violent... du révolutionnaire... Comment dites-vous ? Céline ?... Ah ! oui... Comme ça s'est affadi !...* "

La conspiration a duré onze années pendant lesquelles nous avons formé une équipe minuscule de fidèles connus ou inconnus, attachés, avec bien du mal, à le sauver de l'oubli... Albert Paraz, Daragnès, Arletty, Marcel Aymé, André Pulicani, Perrot, le Docteur Camus, et d'autres que j'oublie sans doute ou que je n'ai pas eu l'occasion d'approcher (qu'ils m'excusent de ne pas les nommer) mais, jamais nous n'avons été très nombreux.

Le gouvernement français ne s'intéressait pas à la littérature. C'était le bonhomme qu'il voulait. Que Céline n'ait pas été découpé en rondelles sur la place du Tertre, chagrinait fort les nouveaux maîtres, sensibilisé à l'extrême sur le chapitre des responsabilités de l'écrivain. Et comme le gouvernement était mieux informé que le public des allées et venues de Ferdinand, il lui était facile de repérer le fugitif et de lui faire payer au prix fort ses élucubrations pacifistes des années 36 à 39, étant entendu que le talent ne faisait rien à l'affaire, sinon pour constituer une circonstance aggravante.

On dépêcha donc à notre ambassadeur au Danemark des instructions précises, afin qu'il obtienne, et vite, l'extradition du traître.

A la fin de l'été 1948, mon ami Victor Souleucq me dit : " *J'ai organisé une tournée au Danemark pour mon groupe folklorique auvergnat " La Bourrée "*. Je sais bien que tu es breton, mais tu fredonnes et tu vend des dessins aux journaux. Veux-tu être mon attaché de presse ,... ça durera trois semaines. " Et il ajoute mystérieux... " *Je crois que nous aurons une petite combine pour nous rendre auprès de Céline...* "



Septembre 1948. Pierre Monnier, Victor Souleucq, Céline, Lucette, Bessie

Klarskovgaard

Copenhague, quinze jours plus tard. Nous sommes reçus à l'ambassade, Victor Souleucq, notre ami Jean Hugou et moi.
[...] En sortant, Victor nous révèle que l'attaché culturel lui a dit à voix basse... " *Vous avez une chance exceptionnelle... Céline ne veut voir personne... Je n'ai bien sûr aucun contact avec lui, mais j'ai un intermédiaire. Il m'a fait savoir que l'on vous attendait... Je ne sais pas pourquoi, il a fait une exception pour vous... Peut-être le folklore auvergnat,...* "

Deux jours plus tard, un taxi nous dépose devant la chaumière de Klarskovgaard où nous sommes accueillis comme de vieux amis.

Notre visite a duré trois heures. Ferdinand nous a d'abord interrogés sur l'opinion publique en France, puis très vite comme s'il s'était agi d'en finir avec une formalité, il a parlé d'autre chose. En riant, il s'est mis à raconter des histoires, nous donnant à penser que l'œuvre et l'homme procèdent d'un même style, avec l'accent et la drôlerie qui accompagnent dans ses livres les récits les plus désespérés. " *Quand on vient me voir, je fais toujours un peu le clown... je fais du Céline... C'est pure courtoisie de ma part...* "



Il y a maintenant trois heures que nous sommes arrivés, il est temps de nous séparer. Jean Hugou prend des photos. En partant, nous lui disons notre désir de faire tout ce que nous pourrions pour rompre le silence qui l'entoure !... " *Oh ! n'ayez pas d'illusions. Je suis accusé de trahison, selon l'article 75... Je ne sais pas quand je serai jugé...* "

De retour à Paris, je lui écris et lui fais part de ma décision de lui apporter autre chose que des paroles d'encouragement...

Huit jours plus tard, arrive la première des quelques 300 lettres que je recevrai jusqu'à son retour d'exil...

*" Le 13 (octobre 48).
Mikkelsen Klarskovgaard %/ Korsor*

Cher Ami,

Votre lettre, vos photos sont bien émouvantes. Je n'ose vous conseiller. Faites ce que vous croyez bien. Si j'ai des amis, tant mieux. J'ai tant de haines. Mais attention au pavé de l'ours ! j'ai toujours l'article 75 au cou. Pensez que mes ennemis vigilants ont grand soin de ne point me le faire ôter. Il me paralyse.

Certes, tout ce qui m'accable est ignoble, hurlant d'injustice. Je vois difficilement, sauf chez les morts, et encore, un Français plus patriote, moins traître, plus loyal et honnête que moi et plus Français. C'est sans doute pour cela que l'on veut me dépecer. Mon existence est insupportable aux larrons, aux canailles, aux chienlits du patriotisme. Et comme ils forment la majorité et qu'en démocratie la majorité est reine ! Je vois peu d'espoir.

J'en ai tout à fait assez, figurez-vous, de jouer les accusés, l'accusé de quoi ? de quel crime ? le justiciable ? C'est le monde à l'envers ! Il est évident que si Hitler avait gagné tous ceux qui m'accablent et me traquent aujourd'hui seraient admirablement bien avec Hitler et que moi seul aurait été mis à l'index et sans doute abattu.

Entre moi et mes accusateurs, il y a un fossé infranchissable, une question d'espèce, presque de sexe. Mes accusateurs sont tous des employés - moi, non - les employés changent de patron. Ils ont toujours un patron. Je n'ai jamais eu de patron. J'ai tout perdu. Je n'ai pas joué du tout, je trouve indigne de jouer. J'ai tout jeté, tout sacrifié, tout donné à l'idiotie de mes contemporains - sauf mon honneur qui est, Dieu merci, intact.

On m'a traqué, exilé, emprisonné, sali, volé, haché. Il m'était facile pendant

quatre ans de me venger et puis de me sauver et riche. Je suis pauvre, je n'ai plus rien, on m'a enlevé tout, mes décorations, mes pensions de mutilé, mes diplômes de médecin, mes livres, tout. Je voulais empêcher que mes bourreaux aillent à la guerre ! Comme Saint-Thomas, je veux voir pour croire à l'abjection des hommes. J'ai vu. Je n'aurai donc pas vécu pour rien. Je n'ai pas demandé de places, de bénéfiques. Je n'aime pas demander. Qui me donne, m'insulte. Je ne veux rien. Je n'ai jamais rien voulu. Et on m'a tout pris. J'ai vu les chacals à la ruée, la curée des bêtes immondes. Ce qui est littérature pour la multitude sentimentale, cinéma, est pour moi réalité.

Ce dont ils jouissent, le cul tapé dans un fauteuil à 200 francs, moi je le souffre. Vous dire que je suis heureux et fier, non, j'en suis fort triste. Je ne suis pas heureux de voir mes frères à l'état de cochons sournois, lâches et sadiques. Je les préférerais un peu verticaux et décents.

Il me serait encore facile, vous l'imaginez, actuellement, de sortir instantanément de cette misère par un contrat américain, non pas en francs "torche cul", mais en dollars (dont tous les Français pavoisent), mais on ne me verra non plus jamais, même à la mort, dans cette position de vendeur d'épines ou de morceaux de la vraie croix. Ah ! j'ai bien du choix finalement ! Lourdes ! Lisieux ! Thiais ! Grévin ! on a le calvaire qu'on peut et les stations qu'on trouve !
Bien votre ami.

L-F. CELINE "

En 1948, obtenir que l'on parle de Céline autrement qu'en le traînant dans la boue, c'est pas du puits d'amour.

Je ne connais pas grand monde, je n'ai pas de relations, je ne connais rien des milieux littéraires. [...] Ma première tentative n'ayant pas été trop décourageante, je m'adresse à d'autres rédactions. " France-Dimanche " d'abord, concurrent direct de " Samedi-soir ". Là c'est un échec. Un jour je pris une décision et un risque. J'allai solliciter celui qui était mon directeur à " Aux Ecoutes " où j'étais dessinateur-pigiste. M. Paul Lévy. Je ne lui avais jamais adressé la parole et j'ignorais tout de l'opinion qu'il pouvait avoir de Céline. Il n'aurait pas été déraisonnable de redouter le pire.

Paul Lévy était un directeur aimé et respecté de ses collaborateurs. Chaque lundi matin, nous nous retrouvions, une dizaine de dessinateurs, dans l'antichambre de l'hebdomadaire, rue d'Anjou. On bavardait en attendant le patron. Physiquement, Paul Lévy était une sorte de concentré de tout ce qui exprime l'origine juive... Petit, un peu voûté par l'âge, des yeux pétillants autour d'un nez particulièrement typé, il passait auprès de nous et se découvrait pour nous saluer. Un secrétaire venait ensuite prendre nos dessins, les emportait et les ramenait un quart d'heure plus tard... " Voici ceux que M. Lévy a retenus... " Et nous passions à la caisse où nous étions payés sans attendre. C'était, je crois, le seul périodique ou journal qui à cette époque payait comptant, avant la parution. J'avais la chance une fois sur deux ou trois de faire la page de couverture... En couleur ! Je signais Chambri.



Aux Ecoutes



Paul Lévy (par Chambri)

C'est tout ce que je savais de Paul Lévy. Mais cette manière courtoise de traiter ses collaborateurs m'encourageait, et intuitivement, je doutais qu'il éprouvât comme tant d'autres une haine féroce à l'égard de L-F. Céline. Tout de même, la démarche que j'entreprenais n'était pas prudente, elle pouvait me coûter l'essentiel de mon gagne-pain.

Je demandai une audience et fus rapidement reçu. Je recontai mon voyage et ma première rencontre avec Ferdinand... Paul Lévy m'écoutait, sans manifester d'autre sentiment qu'un très sincère intérêt. Il me posa des questions, demanda des précisions, prit des notes... Enfin, quand j'eus terminé, il resta un instant silencieux... Je le revois tout petit dans son grand fauteuil... Il se pencha en arrière...

" Pauvre et grand Céline... Comment peut-on s'acharner sur cet homme et que lui reproche-t-on ?... Comment ne comprennent-ils pas que Céline est un grand poète et qu'il a le droit de tout dire ?... "

C'est vrai. Le premier homme de quelque importance auquel je me suis adressé et qui a montré la plus réelle largeur de vue et la plus sincère compréhension, c'est Paul Lévy, propriétaire de " Aux Ecoutes "...

" Bien sûr, faites des échos, parlez de Céline, de son exil, de son malheur... et puis... " Il s'arrêta, réfléchit et presque timidement... " Pouvez-vous lui dire que je peux, immédiatement, lui faire parvenir 100 000 francs... qu'il les accepte... C'est de tout cœur... "

Ferdinand n'accepta pas les 100 000 francs. Paul Lévy renouvela plusieurs fois son offre... Une fois même par l'intermédiaire de J.P. Dorian, qui tenait alors à " Aux Ecoutes " une chronique parisienne.

Mais, si cuirassé, si amer qu'il fut, Ferdinand me dit à plusieurs reprises combien il avait ressenti la marque d'amitié de Paul Lévy qui jusqu'au procès final prit sa défense, impavide et indifférent aux insultes dont on l'abreuva.

Je donnai à la rédaction la matière de quelques échos... Et je crois bien qu'ils furent rédigés par un jeune journaliste avec lequel il m'arrivait de bavarder et qui faisait ses débuts chez Paul Lévy, Louis Pauwels.



Librairie Flammarion



Plon rue Garancière Paris

Fin 1948, je pars en guerre... Si je veux remplir les conditions demandées par Céline, je dois attaquer immédiatement les grossiums.

Et d'abord Flammarion où me reçoit le directeur littéraire M. d'Ukermann... "*Bien sûr... Bien sûr... Un manuscrit original de Céline nous intéresse... " - " Ah ! mais non, ce n'est pas exactement cela... Un manuscrit original évidemment. Il a déjà un nom... C'est "Féerie pour une autre fois ". Mais vous ne l'aurez que lorsque vous aurez remis en route " Voyage " et " Mort à crédit ". - Et vous parlez au nom de Céline ?... - Ben... oui... Il veut aussi une avance et 18 % sur ses droits d'auteur - Ah ! ah ! - Et M. d'Ukermann me regarde avec bonté... "*

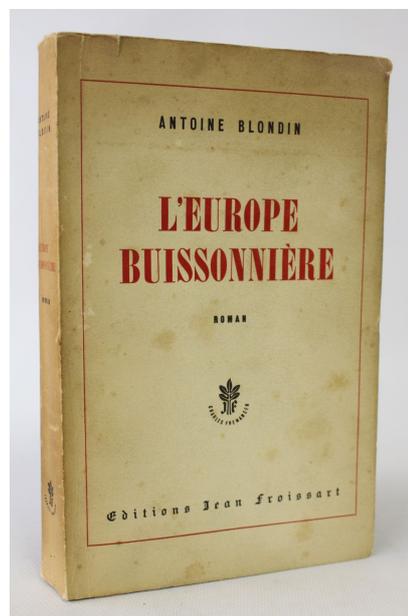
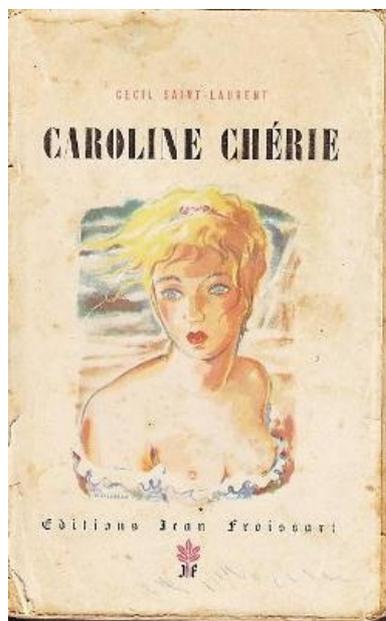
Chez Plon. Je suis dans le bureau de M. Orengo... Encore plus méfiant, encore plus sceptique que les autres... "*Oui... oui... Céline... Et puis comment dites-vous ?... Combien ? 18 %... 5 millions cash ?... Euh ! "*

Tous les éditeurs installés, bedonnants, ayant pignon sur rue, n'ont aucune intention de se mouiller dans une affaire grévée de contestations et procès avec au bout du compte l'incarcération et la saisie à vie des biens de l'auteur, condamné pour trahison.

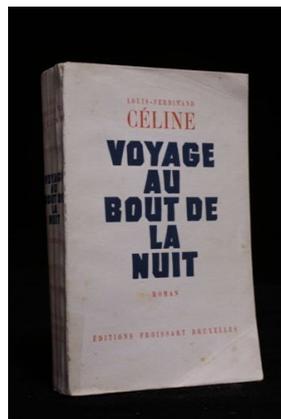
Je réfléchissais, je tâtonnais, je demandais conseil à mon ami François Sentein beaucoup plus proche que moi des milieux d'édition. On décida d'aller voir du côté de notre ami Jacques Laurent-Cely. Il était déjà l'auteur de plusieurs livres publiés sous divers pseudonymes (comme Sthendal). Sa maison éditrice se nommait " Jean Froissart ". Le directeur propriétaire en était un jeune homme nommé Charles Frémanger.

Au moment où j'entrais en contact avec lui, il s'appropriait à mettre sur le marché un énorme pavé signé Cécil Saint-Laurent (bien entendu, un pseudonyme de Jacques Laurent) et pourvu d'un joli titre accrocheur " Caroline Chérie ", le best-seller français qui enlève le morceau, astucieux, croustillant, farceur et historique.

Frémanger avait un bureau sur les Champs-Élysées où il payait un loyer beaucoup trop élevé... J'y rencontrai Jacques Laurent que je connaissais depuis 1938, et Antoine Blondin dont Frémanger allait publier le premier livre, " L'Europe buissonnière ", mais qui pour l'heure faisait le grouillot et l'emballer. André Fraigneau faisait quelques apparitions. Jean Froissart l'éditait.



Frémanger accepte. Oh ! on est assez loin des désirs financiers de Céline. On décide de débiter doucement, calmement. On commencera par la réédition du *Voyage*. Quand le livre sera installé dans les vitrines, aux regards des chaland, on aura fait un grand pas en avant. On paiera les 18 % au fur et à mesure des ventes.



De ce jour date une série d'espoirs, de joies, d'impairs, de disputes, de malentendus, de difficultés, dont je ne dirai rien, mais qu'imagineront facilement tous ceux qui ont un jour fondé une entreprise avec des capitaux maigrichons, et dont on trouvera suffisamment d'échos dans les lettres de Ferdinand.

Dès le début les difficultés surgissent. Il faudra prendre des précautions sérieuses, dont la plus efficace sera de publier " en Belgique ", éditions Froissart, Bruxelles.

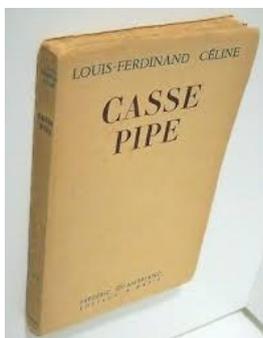
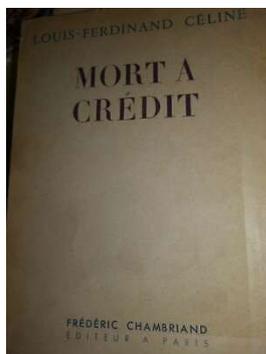
Je tiens Ferdinand au courant des détails, je l'informe et lui pose des questions. Il répond à tout scrupuleusement, donne des conseils, manifeste sa confiance, et laisse aller son humeur...

Il y a des détails que j'ai oubliés. Et je ne désire pas reproduire des querelles ou des manifestations d'énervernement aujourd'hui sans objet (et dont l'objet était sans doute mince à l'époque).

L'expérience Froissart a été menée à son terme. On a tiré 5 000 exemplaires du *Voyage* ; ils se vendent lentement. Il n'est pas question de continuer dans ces conditions. La plaie d'argent est la cause de tous les retards, manquements, échéances reculées, etc.

Mais si *Voyage* part lentement, Céline n'en est pas moins présent dans les librairies après cinq ans d'absence... Pour la suite il me faut trouver une autre formule... Et j'ai une idée... Je vais tâter une jeune maison d'édition qui, contrairement à presque toutes les autres, semble évoluer sans trop d'à-coups. Il paraît qu'une banque importante est en couverture... Amiot-Dumont...

Le nom de Céline leur fait dresser l'oreille... Pourquoi pas ?... Mais il y a des risques... Compromettre une affaire naissante dans un imbroglio juridique n'est peut-être pas habile... C'est ici qu'intervient mon idée... Je crée une firme... sans un centime... Je propose d'éditer Céline sous ma responsabilité, sous mon nom... Nous serons associés à 50/50... J'apporte Céline, Amiot-Dumont apporte son crédit auprès des imprimeurs. Nous serons ensuite distribués par Chaix, leur distributeur exclusif... Financièrement, ils traiteront eux-mêmes avec Céline.



Ainsi naît " Frédéric Chambriand " qui, en un an, éditera " Casse-pipe ", " Mort à crédit ", " Scandale aux Abysses ", et après avoir repris son indépendance, poursuivra son activité pendant un an et demi avec une vingtaine de titres (toujours sans un centime d'investissement).

Nous nous efforçons de diffuser " Casse-pipe "... Les 5 000 exemplaires partiront en trois mois environ... On en retirera 3 000... Ils se vendront dans l'année...

Céline ne peut pas croire que ses livres se vendent si peu... Ce qui n'arrange pas les choses et ne fait qu'exciter sa méfiance... Techniquement les éditions de " Casse-pipe " et " Mort à crédit " sont assez bien réalisées. Les couvertures sont sobres et les " imprimeurs réunis " de Chambéry, à qui j'ai été présenté par Amiot-Dumont, font du travail soigné, sur du papier de belle qualité... Céline, si pointilleux sur ces questions, se déclare très satisfait...

Nous sommes maintenant à la veille du procès. Céline sera jugé par contumace. On va bientôt connaître le réquisitoire, la rivalité entre Naud et Tixier-Vignancour prend un caractère de plus en plus pincé... tandis que j'entreprends de rassembler un maximum de témoignages à décharge.

" Le 1er (janv.50).

Mon cher Ami,

Bravo et belle année !

Je reçois à l'instant les ronéos du jugement. J'envoie un exemplaire

- à Charras

- à Deloncle

- à Bidault

C'est tout.

Vous envoyez les autres, qu'on ne dise pas " qu'on ne savait pas "... N'oubliez pas Pulicani et encore Naud et les autres avocats. Ces limaces étourdies oublieuses... et Lévy bien sûr et Pauwels et Morvan Levesque, etc. Et aussi " Samedi soir ".

N'oubliez pas qu'Amyot et Dumont raquent ponctuellement. Oh ! ne pas leur donner l'habitude qu'on est " facile aux échéances ". Le vice est vite pris, et ensuite incurable.

Bien votre ami.

L.-F. CELINE. "

(Pierre Monnier, Ferdinand furieux, L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse, 2009).

Ce 1er JUILLET 2021 à MEUDON





Allocution du Président de la S.L.C.

.Au nom de la *Société des lecteurs de Céline*, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au cimetière des Longs-Réages où nous allons, à l'occasion de l'anniversaire des 60 ans de la mort de Louis-Ferdinand Céline, partager un

moment de recueillement sur sa tombe. C'est en effet le 1er juillet 1961 que Louis Destouches, alors âgé de 67 ans, s'en est allé au bout de la nuit, non pas victime d'un « *néo-fongueux du rectum* », mais d'une hémorragie cérébrale gauche. « *Pas de médecin, pas de piqûre, pas d'hôpital* », a-t-il répété avant de prendre le large, « *de l'autre côté de la vie* ».

Mentionnons quelques repères biographiques de la vie d'un homme qui, pour citer Philippe Alméras, « *avait déjà traversé à 38 ans, une série d'avatars qui auraient rempli deux ou trois existences ordinaires à travers trois continents* ». Né le 27 mai 1894 à

Courbevoie (c'est lui le printemps), Louis passe son enfance dans la « *cloche à gaz* » du passage Choiseul. Le certificat en poche, il part en Allemagne et en Angleterre pour se familiariser avec les langues étrangères, puis devient apprenti commerçant à Paris (« *22 patrons Monsieur, 22...* »). Il devance ensuite l'appel en s'engageant au 12e Cuirassier de Rambouillet. Grièvement blessé au bras en août 1914 (« *mutilo 75 %...* »), il a 20 ans quand il est décoré de la médaille militaire, puis de la Croix de guerre. Agent consulaire à Londres en 1915, colon au Cameroun l'année suivante, il est rapatrié en France en 1917, incame un temps l'homme à tout faire du journal *Eurêka*, avant d'embrasser une carrière de propagandiste antituberculeux pour le compte de la *Fondation Rockefeller*. Bachelier à 25 ans, médecin hygiéniste itinérant pour le compte de la *Société des nations* de 1924 à 1927, consultant du dispensaire de Clichy et pharmacien visiteur médical, Destouches trouve le temps et les ressources pour écrire *Voyage au bout de la nuit*, « *une manière de symphonie littéraire, [...] du pain pour un siècle entier de littérature* », futur Prix Goncourt... heu, pardon... Renaudot 1932. (Pour l'anecdote, Freud voit dans le lapsus un symptôme important de l'émergence de désirs inconscients. Passons...) Après l'éreintage critique de *Mort à crédit*, Céline délaisse la veine romanesque pour devenir l'écrivain engagé (d'aucuns diront « *enragé* ») que nous connaissons, le « *contemporain capital* » pour reprendre l'expression de son éditeur, du moins jusqu'en 1944 où, *Guignol's band* à peine sorti des presses, il quitte la France pour l'Allemagne, se réfugie à « *Bains-Bains* » et « *Siegmaringen* », avant d'être sauvé par le Danemark où il est emprisonné pendant un an et demi, puis hébergé jusqu'en 1951. Amnistié, il regagne la France et s'installe définitivement à Meudon, où il meurt dix ans plus tard, après avoir écrit six autres livres, dont l'un publié post mortem.

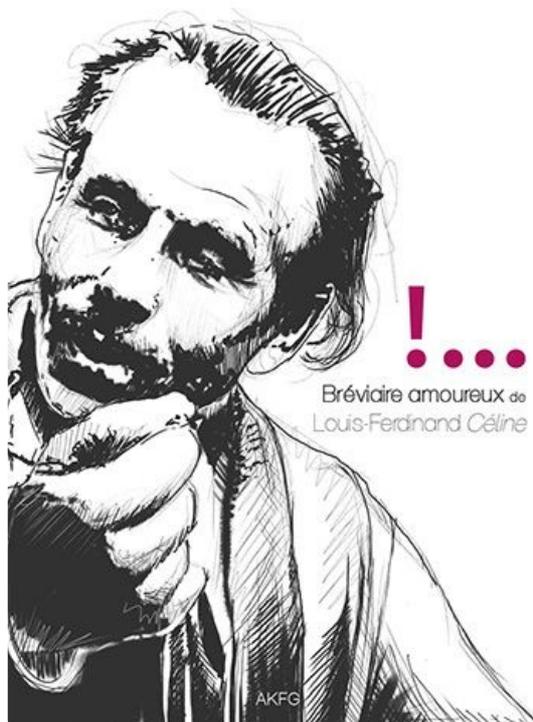
Vous le savez, Céline est un écrivain de la vie. Son œuvre palpite, vibre, respire, résonne en nous. C'est bien précisément parce qu'elle nous touche au-dedans que nous sommes ici réunis, pour dire à Tante Estrême, au petit Léo, à Clémentine, au vaillant Toto et aux potes que la fête n'est pas finie. C'est du moins l'objectif que s'est fixé la *Société des lecteurs de Céline*, créée soixante ans, jour pour jour, après que Céline fut passé fantôme ici, dans son trou, pour nous faire « *Hou ! rouh !... Hou !... rouh !...* ». Nous désirons en effet réunir, sans passion partisane ni politique, les amateurs de l'auteur de *Féerie pour une autre fois*, œuvrer pour la promotion et la diffusion de l'actualité célinienne (française, francophone ou étrangère), organiser un prix littéraire et contribuer à l'exploration du continent célinien.

Lecteur débonnaire, apprivoisé, bienveillant, peigne-cul, verbeux, stratosphérique, persifleur, bravache, franc-maçon, impétueux, mutique, « *faux diable* », tartuffe, bienheureux, alchimiste, « *d'en haut* », « *d'en bas* », belge, furibond, versificateur, pyromane, enjôleur, efféminé, juif ou binoclard, osez dire votre admiration pour l'œuvre de Céline et ses formidables chambardements littéraires.

Qu'on se rappelle : « *Au commencement était l'émotion* »...

Émeric CIAN-GRANGÉ

Julien Mauret



Ce Bréviaire amoureux de Louis-Ferdinand Céline invite à un plongeon passionné dans les arcanes du style célinien, un voyage dans les émotions céliniennes, dans la beauté absolue et l'horreur poignante de l'écriture, d'une œuvre l'autre.

Une déclaration d'amour au plus grand styliste de la littérature française, à cet acharné de l'écriture, à ce blessé de guerre. Ce livre, écrit d'une plume passionnée, est un concentré d'admiration qui incite indéniablement à partir à la découverte des romans céliniens.

Je me rappelle parfaitement ce que fut le choc de la découverte du *Voyage au bout de la nuit*. C'était quelque chose d'unique. Et je me rendais compte qu'il se passait-là un moment fondamental dans l'histoire de la littérature mondiale, comme si plusieurs siècles d'alourdissement de la langue disparaissaient en une œuvre, en un claquement de doigt.

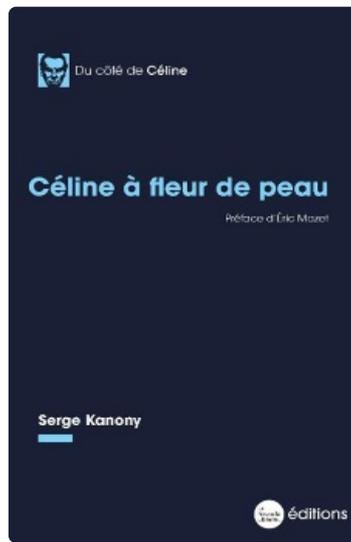
J'admire Céline par-dessus-tout.

Et c'est à cette place précisément qu'il se situe, au sommet du panthéon littéraire de mon esprit.

Julien Mauret

Passionné de littérature, diplômé en histoire, à 28 ans, Julien Mauret signe ici son premier livre, fruit de dix années de travail sur l'œuvre célinienne.

AKFG EDITIONS , paru le 5 juillet 2021 , 14,90 € TTC.



5 juillet,

Céline à fleur de peau, de Serge Kanony.

À travers onze études décapantes, Serge Kanony revisite les thématiques céliniennes, tout en faisant accéder le lecteur à une dimension supérieure. La matière célinienne s'y trouve confrontée à quelques-unes de ses grandes obsessions.

En sort un Céline à la fois secret et quotidien, loin de tout formalisme universitaire, plongeant ses racines dans la culture populaire et les arrière-mondes enténébrés. « *Si vous ne mettez pas votre peau sur la table, disait Céline, vous n'avez rien.* »

Éditions de la Nouvelle Librairie - 302 p. 17,20 €

Pour commander : - par mail à contact@nouvelle-librairie.com

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2021 CELINE EN PHRASES